

mens ; ceux-là deviennent farouches. Antonia était du petit nombre de ces enfans indociles, et, pour cette raison, je la crus meilleure que les autres. C'était aussi l'opinion de la sœur Sant'-Anna, qui aimait passionnément sa protégée. Malheureusement, la règle de l'hospice et les devoirs de la charité ne lui laissaient pas le temps de s'occuper d'Antonia. L'isolement et la nécessité de se défendre développaient l'énergie de cette petite fille au préjudice de sa sensibilité. Le cœur d'Antonia s'ouvrait pour un instant aux caresses de la bonne religieuse, et se refermait ensuite. Elle s'habitua ainsi à considérer la vie comme un état de guerre perpétuelle, où l'on ne doit pas d'affection aux autres puisqu'ils ne vous en accordent point.

Il faut maintenant, ajouta la dame napolitaine, que vous me permettiez de vous parler de moi. Après deux ans de mariage, n'ayant pas encore d'enfans, j'étais au désespoir. Je passais mon temps à faire des layettes que j'envoyais aux nouveau-nés de parens pauvres ; j'avais éprouvé les messes, les neuvaines et les présens à l'église ; il ne me restait plus qu'une dernière ressource, la plus efficace de toutes : c'était d'aller à l'Annonciade, d'y choisir une *vovatella* et de l'adopter. Nos confesseurs nous assurent que ce moyen fléchit le ciel et met fin à la stérilité. Je partis donc un matin pour l'Annonciade. En voyant ces longs corridors sombres, ces murailles nues, ces vastes cours, ce mobilier chétif qui servait à tout le monde sans appartenir à personne, j'éprouvai une profonde tristesse. Mon cœur se serra en regardant ces enfans pour qui la famille était remplacée par une administration, des employés et un règlement. J'aurais voulu pouvoir les adopter tous. Lorsque j'eus annoncé dans quelle intention je venais, on me présenta les petites filles de sept ans les plus estimées des religieuses à cause de leur douceur et de leur docilité. Je cherchais une physionomie qui me plût ; la beauté d'Antonia me frappa au premier coup-d'œil. Je demandai pourquoi on ne la mettait pas sur les rangs. On me répondit qu'elle avait une mauvaise tête, ce qui augmenta mon envie de la connaître.

— Mon enfant, dis-je à Antonia, voulez-vous quitter cette maison et venir demeurer avec moi ? Je vous aimerais et j'aurais soin de vous.

— Signora, répondit la petite, on vient ici tous les jours chercher des enfans dont on fait des servantes, et moi je ne veux pas servir.

— Voyez quel orgueil ! s'écrièrent les religieuses.

— Vous ne serez pas servante, repris-je ; vous serez ma fille.

— Alors, je le veux bien ; mais à condition que vous me mènerez quelquefois voir la sœur Sant'-Anna.

Dans ce moment la sœur Sant'-Anna parut. Elle devina ce qu'il arrivait et saisit l'enfant dans ses bras :

— Tu vas suivre la signora, dit-elle en pleurant. La madone exauce mes prières. Tu seras heureuse, mais je te perds.

— *Oibo!* s'écria Antonia, je suis plus fine que vous ne pensez. Je ne partirai point si la signora ne veut pas promettre de me ramener vous voir. Vous allez me dire si elle promet comme il faut et si nous pouvons la croire.

Je donnai ma parole de manière à satisfaire l'enfant et la religieuse. La sœur Sant'-Anna, toujours pleurant, me baisa les mains en me recommandant sa fille chérie. Antonia monta résolument dans ma voiture, et nous partîmes. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir manqué de soins pour cette petite fille ni d'avoir négligé son éducation. J'y attachais d'ailleurs une idée que vous pouvez appeler superstitieuse. Il

fallait qu'Antonia fût heureuse et bonne. Son esprit indépendant ne m'effraya pas d'abord. Ce n'était encore que de l'espièglerie. Elle se querellait avec ses maîtres et n'obéissait qu'à moi ; ce respect me toucha, mais j'aurais voulu gagner autant d'amitié que de soumission, et j'y réussissais mal. Sans avoir un naturel antipathique, elle était peu disposée à la tendresse. Je l'en aimai davantage par un travers que je ne saurais expliquer : Son intelligence, son babil d'enfant, ses espiègleries et ses observations moqueuses sur les habitués de la maison me divertissaient extrêmement. Je la transformai tout de suite en fille de bonne maison. Il ne lui resta de sauvage que son horreur pour les chaussures. Quant aux corsets, elle ne voulut jamais en entendre parler.

Un jour, elle s'emporta contre son maître d'écriture et elle l'appela sot animal ; c'était la vérité, mais le maître se fâcha et voulut la battre. Elle lui jeta un écritoire au visage. Voilà des cris, des plaintes et un grand vacarme. Je parvins à garder mon sérieux devant le masque noirci du maître, et je grondai très sévèrement. La petite écouta ma réprimande sans oser murmurer, puis elle s'écria tout à coup : *Guzi à me!* (malheur à moi!) et elle disparut. On la retrouva au bout de vingt-quatre heures, blottie dans le fond d'un grenier, s'imaginant qu'elle pourrait y vivre de rapines, sans jamais en redescendre. Cette première incartade me fit réfléchir ; je compris que je voulais apprivoiser une hirondelle, et la difficulté m'excita davantage à poursuivre l'entreprise.

A treize ans, la beauté d'Antonia s'épanouit subitement comme la fleur d'un cactus. A son air exalté, je devinai que la nature deviendrait bientôt plus puissante en elle que ses faibles principes. Elle ne regardait plus les jeunes gens avec les yeux d'un enfant, et, pour la soustraire aux dangers, je l'emmenai avec moi à Sorrente, où je louai une maison sur le bord de la mer. Antonia s'y trouva fort heureuse et put à son aise courir pieds nus dans le jardin. Au bout de ce jardin était un bosquet d'orangers en forme de terrasse, et situé au-dessus d'une ruelle où des âniers attachaient leurs ânes. Parmi eux, il y avait un jeune garçon d'une figure aimable et dont les filles de Sorrente étaient fort occupées. On l'appelait Meneghe par abréviation de Domenico. Les voyageurs qui voulaient traverser la montagne et aller à Analfi, le choisissaient pour guide à cause de son visage honnête, de ses jambes infatigables et de son répertoire de chansonnets, dont il savait tirer parti pour amuser la compagnie pendant le trajet. Il ne possédait au soleil qu'un âne-nourri de l'herbe des chemins, deux caleçons de toile, un bonnet de laine et un antique manteau qui avait servi à ses ancêtres depuis trois générations. Avec cela, il était plus heureux que Lucullus, faisait la cour à toutes les jeunes filles, et marchait le point sur la hanche comme si le roi eût été son cousin.

Antonia s'arrêtait souvent au bosquet d'orangers. La première fois qu'elle vit Meneghe passer dans le chemin creux, elle s'écueillit une orange qu'elle lui jeta sur l'épaule, puis elle s'enfuit. Le lendemain, elle recommença le même manège, et, au lieu de s'enfuir, elle regarda le petit ânier en riant. Meneghe ôta son bonnet, fit un salut et dit à la signorina :

— *Bèniè soit la main qui me régale!*

Et il se mit à manger l'orange. Ce fruit-là, dont une douzaine vaut trois buffes à Naples, n'a pour ainsi dire aucun prix à Sorrente ; Meneghe eut l'adresse de considérer le présent comme une faveur inestimable. Il assura, dans le style poétique des gens de ce pays, que le suc en était du *miele d'amore*, et il demanda uno autre orange.

Vous savez qu'on donne ici aux ânes le nom de *ciuccio*, et au conducteur celui de *ciucciato* ; ce sont des mots comiques prononcés à l'italienne, et qui seraient barbares avec la prononciation française. Tandis qu'Antonia cueillait une seconde orange, Meneghe lui dit :

— Votre excellence m'honore infiniment ; mais si elle veut combler de joie le pauvre *ciucciato*, je la supplie de me mettre l'orange dans la main, comme à un *signore cavaliere*, au lieu de me la jeter comme à un chien.

En parlant ainsi, l'ânier monta sur une borne, d'où il atteignait au sommet du mur. Antonia lui présenta l'orange ; alors Meneghe, saisissant la jeune fille par le bras, la tira fortement et lui appliqua sur les lèvres un baiser sonore et profond.

— Traître ! s'écria la petite, tu n'auras plus d'oranges, et je te punirai en demandant à la madone de te faire tomber à la conscription.

— Ah ! malheureux que je suis ! dit le garçon en s'arrachant les cheveux ; je serai donc soldat ! j'irai à la guerre ! c'est fini de moi ; je recevrai une balle dans la tête. Hélas ! excellence, ayez pitié du pauvre *ciucciato!*

Et il s'agenouillait dans la poussière en faisant mille contorsions.

— Non, répondit la jeune fille, tu tomberas au sort ; la madone m'accorde tout ce que je lui demande, et tu as mérité d'être puni.

— Eh bien ! je péris pour une belle signorina. J'aurai du moins embrassé une personne vêtue comme une princesse, et si elle veut me dire son nom, je la bénirai encore en rendant le dernier soupir.

— Va, tu es un coquin. Je m'appelle Antonia.

— Antonia, Antonia, Antonietta, Antonietta, Nantina ! Oh ! le cher petit nom ! je le répéterai toute la journée avec tant de bénédictions et de prières, que saint Dominique, mon patron, apaisera le courroux de la madone.

Là-dessus Meneghe chanta d'une jolie voix de ténor la chanson populaire de la *Cannetella* ; en y mêlant le nom d'Antonia. Ma fille adoptive avait elle-même une belle voix de contralto, et je lui avais donné d'excellens maîtres de musique. Au second couplet, elle accompagna le chanteur à la tierce, et sa colère se trouva fort diminuée à la fin du morceau. Ils se séparèrent meilleurs amis qu'Antonia ne voulait l'avouer. Depuis ce jour elle revenait tous les matins au bois d'orangers, et passait une heure en tête-à-tête avec le petit ânier.

— Si tu ne veux pas chanter, lui disait-elle, tu tireras un mauvais numéro à la conscription.

Le garçon n'avait garde de refuser, car il croyait au crédit de la jeune fille auprès de la madone, et bientôt cette espèce de bonne fortune avec une demoiselle de qualité lui tourna un peu la cervelle. Malgré les inclinations populaires que le sang d'Antonia révélait, tout ceci m'eût semblé pardonnable, sans une circonstance dont je dois vous instruire. Je destinai la main de ma protégée à un jeune homme plus laborieux que riche, mais d'un bon caractère. J'avais placé ce jeune homme dans un ministère où il avait déjà deux cents ducats, c'est à dire neuf cents francs d'appointemens, et le titre de *consulta-stato*. Il venait nous voir assiduellement à Sorrente le dimanche et les jours de fête. Antonia savait mes inclinations, trouvait ce prétendu à son goût, demeurait des journées entières avec lui, faisant des projets de bonheur, chantant des duos, offrant des fleurs à son futur avec la même grâce qu'elle mettait à régaler Meneghe de mes oranges. Un jour le bon Jérôme Gotti, c'était son nom, entra chez moi le visage tout bouleversé, les yeux inondés de larmes. Il